

**Le Lieutenant**

**JOSEPH LEMAIRE**

**1889-1914**



*SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIÈRES*

DU

**Lieutenant JOSEPH LEMAIRE**

*Mort au Champ d'Honneur*

A L'ÂGE DE 25 ANS

Le Lieutenant Joseph Lemaire  
DU 324<sup>E</sup> D'INFANTERIE

Tué à Beaumont (Meuse)  
Le 22 Octobre 1914

Décoré de la Croix de Guerre avec Palme

1889-1914

*Pour mériter la Mort*

*il faut vivre la Vie*

(A. PAYSANT, *Vers Dieu*).

Depuis de longs mois la France vit par ceux qui se sacrifient pour elle. Et ceux-là ce sont des héros illustres ou inconnus tombés, sans en penser plus long, au *Champ d'honneur*.

Le général X... cite à l'ordre de l'Armée (ordre général 127. au Q.G.A. le 5 février 1915) : « LEMAIRE, lieutenant de réserve au 324<sup>e</sup> d'infanterie, mortellement frappé le 22 octobre, en faisant hardiment, sous un feu violent une reconnaissance des défenses ennemies pour définir la place à assigner à ses postes de surveillance ».

Le lieutenant Joseph LEMAIRE était né au Mans, le 11 février 1889. Plus heureux que le héros du *Disciple* de Bourget, il trouva chaque jour dans sa famille l'exemple de la fidélité aux devoirs envers Dieu.

Tout enfant, il entra comme élève à l'institution Saint-Louis, au Mans, et fut orienté dans la suite avec sagesse vers le Latin-Langues. Pour se familiariser avec la langue allemande, il passa ses vacances de 1904 à Darmstadt, d'où il revint par Verdun. À l'Évêché, il retrouva un prélat aimable, Monseigneur Dubois, ancien vicaire général du Mans, qui l'accueillit avec bienveillance. Verdun ! Il ne songeait pas qu'il reverrait cette vaillante cité ; pourtant, en 1914, en pleine offensive allemande, à quelques kilomètres de ses murs, il devait succomber glorieusement.

Bachelier en 1906, il quitta son collège, qu'il aimait comme sa seconde famille, pour aller en Algérie. Alger, dont les charmes retiennent de nombreux hiverneurs, devait être pour lui une première étape dans la vie sérieuse. Il entra dans une importante maison de transit où il s'initia vite aux affaires d'exportation. Il retrouva dans cette ville Monseigneur Fouqué, vicaire général, prélat délicatement bon et qui fut un guide expert pour son jeune compatriote.

En septembre 1907, les affaires le ramènent à Paris, d'où on l'envoie en Allemagne pour surveiller l'exportation des raisins d'Algérie. Il revient à Alger et en août 1908 il est définitivement attaché à la maison de Paris.

Déjà s'affirme la droiture et le sérieux de son caractère. Certain jour il ne craint pas de flétrir les propos et la conduite de collègues, déjà d'un certain âge, et qui s'appliquaient à pervertir un jeune employé. Son travail ne l'empêche pas d'entrer dans une société de préparation militaire, et il obtient son brevet d'aptitude en 1909, avec la mention très bien. Il s'engage alors au 117<sup>e</sup> d'infanterie, au Mans ; en peu de temps il gagne ses premiers galons et devient officier de réserve. Sous-lieutenant au 124<sup>e</sup> d'infanterie, à Laval, il était libéré en octobre 1911.

Revenu au Mans, il se remet à l'œuvre, prépare les cours de Comptabilité commerciale Pigier, obtient son diplôme en janvier 1912 et, en mars, il est à Paris dans une grande maison de représentation commerciale où « il s'impose par ses éminentes qualités d'intelligence et de cœur. » (Lettre du Directeur à la mort du jeune lieutenant). Il trouvait encore le temps de suivre le soir les cours d'Études commerciales à l'École des Arts et des Métiers et gagnait deux diplômes : Géographie commerciale et Droit commercial, avec mention très bien, puis préparait son premier examen de Droit civil qu'il passait avec succès les 6 et 7 juillet 1914.

Cet amour du travail, il l'avait depuis le collège, où il avait laissé la réputation d'un esprit sérieux, mais timide. La vie pratique révéla en lui un cœur enthousiaste qui voulait se donner aux autres, non par pose de philanthropie ou d'altruisme, mais par amour de ceux qui souffrent. Il eut la religion du dévouement, et il ne fut pas de ces égoïstes qui s'attendrissent au récit d'une grande misère, pour la seule raison qu'ils auraient pu se trouver dans la même situation.

Jeune homme, il avait été gagné par les idées de Marc Sangnier, et sans marchander il avait suivi l'ardente phalange. Son âme, à cette époque, en quête de vérité, trouva « une force et un préservatif » dans ses nouveaux amis. Et plus tard, quand le Saint-Père eût parlé, il s'empressa d'agir en fils très soumis.

Ce fut à Paris surtout qu'il devint apôtre, avec l'ardeur de la propagande et parfois au prix de sacrifices soigneusement cachés. C'était par des œuvres de charité à la fois spirituelles et matérielles qu'il venait au secours de ceux qui souffraient. À telle époque, ses amis (comme il s'imposait à eux par sa fidélité, son exemple et sa discrétion !) le virent

gravir les étages pour veiller un camarade sérieusement atteint d'une maladie contagieuse. Et cette charité, il cherchait à la faire excuser en l'enveloppant de tant de douceur !

Cette vie d'action ne le laissait pas indifférent aux événements. Âme tenace dans l'amour de son pays, il se rappelait les humiliations de la dernière guerre, avec ses calamités et ses désastres. Pendant l'été 1914, ses lettres révèlent avec quel sérieux il suivait la marche des événements. Le dernier dimanche de juin, dans l'après-midi, Paris apprenait que dans une ville lointaine de Serbie, un archiduc et une archiduchesse avaient été victimes d'un attentat politique. Ce crime devait avoir un retentissement immense et déchaîner, sur le vieux monde, une guerre que beaucoup voulaient croire, avec optimisme, toujours impossible.

Joseph suivait avec ardeur tous ces événements et dans une lettre, écrite quelques jours avant la déclaration de guerre, il est intéressant de constater combien son cœur de soldat, tout à l'honneur et au loyalisme, a le désir ardent de la revanche.

Aussi, au décret de la mobilisation, il accourt, il redevient soldat : « Je partirai fort de notre droit, écrit-il, et avec l'idée de faire mon devoir et tout mon devoir de jeune français ». À Laval, où l'envoie sa feuille de service, il est des premiers désignés pour le front. Vite il force l'estime de ses chefs et de ses hommes par sa jeune ardeur, et sa nomination de lieutenant est accueillie par tous avec une joie réelle : « C'était un soldat et un chef de toute l'acception du terme, écrit un lieutenant, doué du caractère le plus droit, du cœur le plus vaillant et de ce courage qui se résout en actes plus qu'en paroles, qualités qui l'avaient fait aimer et le font regretter davantage ». Un autre lieutenant écrit au père du jeune officier : « J'aimais Joseph comme un petit frère cadet, mais très affectueusement. Il était une âme d'élite, de choix, sans forfanterie ni jactance ». Et son capitaine, qu'il devait sauver à Rampont (7 septembre), dans la lettre où il conte en termes reconnaissants la valeur de son lieutenant, résume son admiration par ces mots : « Vous avez perdu un fils qui devait être un modèle, à en juger par ce qu'il était comme officier ». Son lieutenant-colonel disait à l'aumônier, M. l'abbé Perrin : « Quelle peine me cause la mort du vaillant Lemaire ! Je perds l'un de mes meilleurs officiers ».

Cette estime générale, il la conquérait par sa bravoure et son amour du devoir. Et, certes, c'était « en ne se montrant pas, mais en se laissant voir ». « Brave jusqu'à l'imprudence, écrit l'aumônier, il avait en main sa compagnie entière, qui le suivait au combat (lui si jeune!) comme un véritable père ». Et son capitaine d'ajouter : « Partout, il a été d'un calme et d'une bravoure admirables ».

À Rampont (7 septembre), le lieutenant réussit, malgré la mitraille, à sauver son capitaine blessé. Aussi le lieutenant-colonel pouvait-il plus tard affirmer au père du brillant officier : « J'ai la satisfaction de pouvoir vous apporter la preuve de la belle conduite de votre fils, belle conduite qui a servi d'exemple et dont le 324<sup>e</sup> a pu s'enorgueillir ».

« Le devoir, savez-vous ce que c'est ? C'est ce qu'on exige des autres », dit quelque part A. Dumas. Pour le lieutenant Lemaire, le devoir ne se dressa jamais comme un reproche, mais bien comme une obligation imposée par Dieu, et qu'il accomplissait simplement, pouvant ainsi exiger beaucoup des autres. Dans les nombreuses lettres à sa famille, où il y a tant à glaner à son honneur, nous trouvons ces lignes de son capitaine : « Dans mes vingt années de carrière, j'ai rarement vu un homme aussi consciencieux, aussi pénétré de ses devoirs militaires et les accomplissant avec plus de zèle et de modestie. Car si votre fils était brave entre les braves, il était aussi un modeste, faisant plus que son devoir, sans bruit et sans cris ». Et ailleurs : « Je retrouvais chez lui, comme commandant de compagnie, les mêmes qualités que comme chef de section, et je l'ai vu, revenant éreinté des avant-postes, à minuit, manger et ne prendre un peu de repos qu'une fois tous ses hommes à leur place, et, à ce moment, il était trois heures du matin ».

Où cette âme d'élite puisait-elle ces rares qualités qui s'imposaient aisément à tant d'hommes d'opinions diverses ? La réponse est encore dans les lettres de ceux qui l'ont connu intimement au milieu des dangers. Le lieutenant Lemaire s'imposa par sa foi. Il crut qu'il devait aux autres la lumière de son exemple ; chrétien, il leur devait d'être meilleur qu'eux, et, pour faire vivre sa foi autour de lui, la faire vivre d'abord en lui-même. Il écrivait à une parente, l'avant-veille de sa mort : « Bon dimanche ! Cet après-midi je prendrai mon livre de prières et je chanterai vêpres ». Écoutez l'ami des jours de dangers, l'aumônier du 324<sup>e</sup> : « J'ai rarement rencontré âme plus belle, plus délicate. Il se confessait et communiait

souvent. Il était heureux et fier de me servir la messe. Il lisait fréquemment *l'Imitation de Jésus-Christ*, qu'il portait sur lui à l'heure de sa mort. Il aimait ardemment la Sainte Vierge et l'invoquait sous le vocable de Notre-Dame du Chêne. Un jour qu'il était aux avant-postes avec un lieutenant de ses amis, il lui dit tout à coup : « Nous avons un peu de répit, voulez-vous que nous récitons notre chapelet ? Et le lieutenant ajoute de son côté : « Il me proposa d'unir notre commune prière pour la France et nos chers absents ».

« Je savais, écrit son capitaine, quelle foi profonde animait Joseph, non qu'il me l'eût jamais dit, car il pratiquait sans ostentation ; mais je m'en étais aperçu. La dernière nuit que nous avons passée ensemble aux avant-postes, aux Chambrettes, il lisait son *Imitation*. »

Cette vie absorbante du front ne l'empêchait pas d'être en relations continues avec ceux qui lui étaient chers. Dans les lettres à ses parents, que d'affection, que d'insistances délicates pour les rassurer sur sa vie matérielle, sur son état moral ! Il est aux écoutes, tout près de l'ennemi, mais il veut savoir quelle est la vie militaire au Mans. Il voit que la fête de la Toussaint se passera loin du foyer familial ; mais il a tout de suite une pensée pour ses camarades tués à l'ennemi, il restera au pays de l'héroïsme et il accepte ce sacrifice pour eux. Il compte bien un peu que la Noël dédommagera, car les nouvelles de la Marne l'enchantent et lui font espérer des succès pour nos armées. Il ranime les siens : « Allons, mon cher papa et ma chère maman, à bientôt ! Bon courage, grande espérance, et votre lieutenant viendra vous embrasser de tout cœur, si telle est la volonté du Seigneur ».

Comme il tient à les tranquilliser ! « Ne vous alarmez pas d'avance si les journaux vous signalent un engagement de ce côté. Je suis presque à regretter de vous avoir donné par mes renseignements un motif de plus pour vous alarmer inutilement. Ayez confiance et, avec toutes vos bonnes prières, je reviendrai parmi vous, grâce à Dieu ».

Au front, ses camarades le trouvaient plein d'entrain, toujours accueillant. Quoi qu'en pensent certains, les catholiques ne sont pas forcément tristes. Le lieutenant Lemaire savait toujours donner la note gaie, les lettres de ses camarades en témoignent. Aussi, voulait-il que les siens agissent comme lui : « Je préférerais que dans vos lettres vous me

parliez un peu moins de service pour m'entretenir davantage de vous... Nous avons décidé entre camarades de mettre à l'amende celui qui, à table, parlerait de service, d'obus, etc... ».

Ce fut sa dernière lettre. Le 22 octobre, le lieutenant Lemaire allait prendre les ordres de son commandant. Il était accompagné de son fourrier. C'était en plein bombardement du village de Beaumont (Meuse), un éclat d'obus l'atteignit dans la région du cœur et à la tête. La mort fut instantanée. Le corps du jeune officier fut enseveli tout habillé dans un cercueil, et un lieutenant ami voulut lui rendre ces derniers devoirs : « J'ai eu l'amère consolation de recevoir sa dépouille, de faire dresser une chapelle ardente, hélas ! si modeste, et de lui mettre un crucifix sur la poitrine et un chapelet dans les doigts, de lui assurer un piquet d'honneur, et enfin la douloureuse mais chère besogne de l'ensevelir dans son cercueil. Des fleurs furent dressées en croix sur sa dépouille par les soins de ses hommes, et il eut un service funèbre dit par notre cher aumônier, à l'église de Bras, avant d'aller reposer à l'ombre du clocher et de la croix ». C'était d'ailleurs la volonté du lieutenant-colonel qui écrivait à ses parents : « Il repose auprès de l'église de Bras, aux côtés de deux de ses camarades du 324<sup>e</sup>, tombés au champ d'honneur ».

« Oh ! avec de pareilles victimes expiatoires, ajoute le lieutenant, ami de Joseph, la guerre aurait vite payé la dette que la divine justice réclame à notre société corrompue et oublieuse de ses lois. Remercions Dieu de demander de pareilles rançons, c'est le gage qu'elles jouissent déjà de la félicité des élus. »

À nous les survivants d'écouter la voix de ces héros et du « Chant des Morts », que Lamennais murmurait, à la nuit tombée, au milieu de ses disciples silencieux, retenons l'écho de cette voix d'outre-tombe : « Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre regard ? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense ».

Imp. BENDERITTER, 11-15, Rue St-Jacques, Le Mans